

Over the Top (1987) de Menahem Golan

Ariel Esteban Cayer

Number 181, February–April 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/84957ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cayer, A. E. (2017). Review of [*Over the Top* (1987) de Menahem Golan]. *24 images*, (181), 64–64.

Over the Top (1987)

de Menahem Golan

On finira par se dire les vraies affaires : le plus grand rôle de Sylvester Stallone n'est pas Rocky Balboa ou même John Rambo. Il s'agit plutôt de Lincoln Hawk dans *Over the Top* (1987). Un camionneur au cœur d'or qui ne désire que deux choses dans la vie : gagner le championnat mondial de bras de fer qui se tiendra bientôt à Las Vegas, et renouer avec son jeune fils après de longues années d'absence.

Lorsqu'il apprend que son ex-femme est malade, clouée au lit, Hawk propose d'aller chercher leur rejeton, tout frais sorti de l'académie militaire. La route vers la réconciliation s'avère longue et ardue, mais à bord d'un poids lourd, tout est possible. Père et fils sillonnent le paysage américain, du Colorado au Nevada, et leur *road trip* est rythmé par des séquences d'entraînement ainsi que par la musique de Giorgio Moroder et de Kenny Loggins.

Il faut préciser que les années 1980 furent difficiles pour le clan Stallone. Sly, comme Hawk, était bien trop occupé à casser la gueule aux Soviétiques pour passer du temps de qualité avec son fils Sage. Ce drame est transposé tel quel dans *Over the Top* et, de scène en scène, le regard timide de Stallone laisse percer la tristesse réprimée d'une vie passée sur la route, loin de la famille. De même, le rictus ringard de l'acteur qui serait ailleurs une faiblesse, devient ici l'indice de l'impuissance d'un père qui ne sait pas trop comment s'y prendre. Néanmoins, Hawk comme Stallone, essaient.

Rocky V (1990) s'inscrit d'ailleurs dans cette lignée : Stallone donne le rôle de Rocky Jr. à son propre fils et tous deux y rejouent leur relation tendue



à l'écran, un choix qui ne faisait qu'alourdir le gâchis déjà considérable de ce 5^e film de la saga. En revanche, *Over the Top* atteint l'équilibre parfait entre les tendances autobiographiques du cinéma de Stallone et la qualité proprement *over the top* de ses meilleurs films des années 1980.

Entre la réserve d'un Rocky, les biceps d'un Rambo et le charisme du leader de la « Federation of Interstate Truckers » qu'il interprétait dans de *F.I.S.T.*, tout y est et on atteint là une synthèse parfaite entre la star, l'homme et le père en dessous de la tonne de muscles. – Ariel Esteban Cayer

The World, the Flesh and the Devil (1959)

de Ranald MacDougall

Ralph Burton (interprété par le chanteur – et excellent acteur – Harry Belafonte) effectue un contrôle de routine dans une mine lorsqu'il est pris au piège par un éboulement. L'ouvrier afro-américain passe les heures à écouter les bruits lointains de ses condisciples qui creusent pour le libérer. Mais au fil des jours, les bruits s'amenuisent, jusqu'à s'éteindre. Dans un sursaut d'énergie, Ralph se démène et perce la surface. Ivre de joie, il déchante vite en s'apercevant que le monde a disparu... Suite à cette prémisse, Ranald MacDougall nous précipite avec d'autant plus de force dans l'univers postapocalyptique qui va être le décor de *The World, the Flesh and the Devil*. Les plans de cet homme dans New York déserté sont aussi sublimes qu'angoissants et



ont sans aucun doute marqué l'imaginaire du cinéma à venir. Mais l'apocalypse, ici, n'est pas l'enjeu premier. De cadavres, il n'y a trace. Quelques journaux égarés nous apprennent qu'une guerre au poison atomique a ravagé le monde. Le film ne nous livrera pas plus d'indices, car son sujet se déploie ailleurs, dans la rencontre de son protagoniste avec deux autres survivants, et dans la façon dont ceux-ci vont devoir recréer une société, tout en dépassant celle qu'ils ont connue. Lorsque Ralph l'Afro-américain rencontre Sarah, jeune fille blonde, bourgeoise et coquette, c'est le monde d'avant qui va ressurgir : les tensions raciales, la discrimination, l'injustice, autant de souvenirs ravivés par la naïveté et l'inconséquence de Sarah. Ralph ne peut oublier d'où ils viennent tous les deux et il rétablit alors volontairement les barrières artificielles qui les auraient autrefois séparés. Il va jusqu'à faire payer moralement à Sarah le comportement de ses pairs disparus. Lorsqu'un troisième homme survient, blanc et sûr de lui, les tensions vont se cristalliser et ce sera au tour de Sarah de faire comprendre à ses compagnons que, blanc ou noir, ils exercent un autre type de violence hérité de l'ancien monde : celui de la domination de la femme par l'homme. *The World, the Flesh and the Devil* devient alors le théâtre d'une réflexion philosophique subtile sur les dynamiques de pouvoir qui rongent la société, et sur les rouages complexes et les comportements paradoxaux qui les alimentent. Sur fond d'apocalypse, le film se détache volontairement d'un contexte historique précis, et son cri de rage face au racisme et à la misogynie n'en résonne que plus fort à travers le temps. Un chef-d'œuvre à redécouvrir d'urgence. – Apolline Caron-Ottavi